

THIERRY
PAQUOT

Mesure et démesure
des villes

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur

THIERRY
PAGUOT

Mesure et démesure
des villes

CNRS EDITIONS

Y a-t-il une « juste taille » des villes et une « bonne échelle » des territoires de notre existence ? Les métropoles actuelles, lancées dans une extension sans limites, encombrées de gratte-ciel et de centres commerciaux, sont-elles la solution ? Faudra-t-il privilégier des villes plus petites ?

Depuis Platon, avec sa cité idéale de 5040 foyers, jusqu'à Ivan Illich, nombre de philosophes et d'intellectuels se sont penchés sur ces questions de la taille des villes, de leur mesure. Au-delà des statistiques, c'est bien une question existentielle

et politique qui se pose à chacun d'entre nous.

Dans cet essai foisonnant, Thierry Paquot entrelace démographie, histoire, urbanisme, écologie et nous guide dans le labyrinthe des idées et des expérimentations : naissance et croissance des cités, utopies phalanstériennes de Fourier, *garden-city* d'Ebenezzer Howard, *shrinking cities* américaines... Il nous initie aussi à la pensée de théoriciens souvent méconnus en France (Kohr, Schumacher, Bookchin, Bairoch, Magnaghi, Sale...), parmi lesquels les partisans du *small is beautiful* ou des biorégions.

Périple intellectuel et bibliographique, cet ouvrage propose des pistes concrètes pour définir une urbanité nouvelle, libre, respectueuse des humains et du monde vivant, des temps et des territoires.

Thierry Paquot, philosophe de l'urbain, est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages (La folie des hauteurs. Critique du gratte-ciel ; Désastres urbains. Les villes meurent aussi ; Le voyage contre le tourisme ; Dicorue. Vocabulaire ordinaire et extraordinaire des lieux urbains). Son écologie existentielle emprunte aux innombrables alternatives expérimentées ici ou là, dont il est l'un des meilleurs connaisseurs.

Mesure et démesure
des villes

Thierry Paquot

Mesure et démesure
des villes

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

« *La mesure nous*
est étrangère,

avouons-le ; ce qui nous excite, c'est l'attrait
de l'infini, de la démesure. Tel le cavalier
sur un cheval écumant, nous lâchons les rênes
devant l'infini, nous hommes modernes
à demi barbares, et nous ne savourons
la félicité suprême que dans le moment
où nous sommes le plus en péril. »

Friedrich Nietzsche,
Par-delà le bien et le mal, Paris,
Union générale d'éditions,
coll. « Le Monde en 10/18 », 1962, p. 162.

Introduction

« Les mots

sont de plus en plus souvent utilisés
comme de la matière plastique, comme de la
pâte à modeler. Ils servent à tout. Mais vous ne
manquerez pas de concepts tant que
vous lirez. »

Ivan Illich, *Entretiens avec Ivan Illich*
par David Cayley, 1996, p. 22.

Les mots des maux

Consommer toujours davantage. Sans limites. Les urbains s'en réjouissent et sont des milliards dans le monde à arpenter avec plaisir, semble-t-il, les centres commerciaux, qui rivalisent d'artifices marketing pour leur offrir encore plus de « bonnes affaires ». Évoquer l'aliénation ne parle plus guère à quiconque ; Karl Marx n'est pas encore revenu en grâce et échappe pour l'instant au recyclage *vintage*. Pourtant, la consommation paraît bien être le nouvel opium du peuple. Quand on dit « consommation », il faut également songer à ce que celle-ci dépense en énergie, en matières premières – renouvelables ou non –, en travail créatif ou répétitif, en superficie d'exposition et de stockage, en kilomètres parcourus, en gaspillages de toute nature. Pour quelle satisfaction ? Le bonheur s'exhibe-t-il en tête de gondole ? Derrière la consommation se tient la production des biens et services consommés, la production qui n'a pas d'autre but qu'elle-même ; c'est dire à quel point le productivisme se révèle comme la véritable caractéristique du système économique globalisé. Un productivisme qui excelle à valoriser la

logique du *toujours plus* au détriment de celle du *toujours mieux*.

On parle alors de gaspillage organisé, de gâchis, de dilapidation.

Obsolescence programmée

Le meilleur exemple est celui de l'ampoule fabriquée pour n'éclairer qu'un nombre d'heures limité. Le 23 décembre 1924, les fabricants américains d'ampoules constituent ainsi le « Cartel Phoebus » et s'entendent pour que la durée de vie d'une ampoule n'excède pas 1 000 heures, au lieu des 2 500 qu'elle serait capable d'atteindre ! Serge Latouche en fait le premier exemple de *l'obsolescence programmée*. Face à cette consommation inconsidérée de matières premières, de produits agricoles, de biens manufacturés, d'énergies fossiles non renouvelables, d'heures de travail d'ouvriers soumis au rythme de la machine ou à celui de la chaîne de production, etc., des écologistes prônent une « sobriété heureuse », une « simplicité volontaire », une « objection de croissance » militante ; en résumé, ils appellent à consommer non pas *moins* mais *mieux* et, conséquemment, à sortir de la « société de consommation » pour entrer dans la « société d'a-consommation ». C'est dans *Éloge du luxe. De l'utilité de l'inutile* (2005) que je suggère ce terme : « N'assistons-nous pas à la cohabitation d'une société de consommation à plusieurs niveaux et vitesses, de par le monde, avec une société d'a-consommation, faite d'individus de moins en moins bernés par le discours publicitaire, de plus en plus critiques dans la hiérarchisation de leurs achats ? ». Ceux-ci se transforment-ils en gentils consommacteurs conscients de la

nécessité de consommer de manière « responsable » ? Pour eux, il convient avant tout de refuser le délire consumériste, de ne pas simplement jouer au client écologiquement correct, et d'affirmer que le bonheur ne consiste pas en une accumulation matérielle illimitée, comme l'a si bien moqué Georges Perec en 1965 dans son roman intitulé *Les Choses*.

L'« obsolescence », en économie, désigne le matériel dépassé, périmé, qui n'est plus aux normes, a vieilli, qu'il faut remplacer afin de rester compétitif. C'est un mot qui vient de l'anglais et ne pénètre dans les manuels d'économie qu'à la suite du *Traité d'économie politique* rédigé par Raymond Barre et publié en 1959. Cette « obsolescence » ou « usure » rend la machine en question hors d'usage. « Obsolète » veut dire « tombé en désuétude ». C'est avec l'ouvrage de Günther Anders (1902-1992), *Die Antiquiertheit des Menschen* (1956), traduit par Christophe David en 2001 sous l'excellent titre *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, que le mot « obsolescence » acquiert sa dimension philosophique... Les objets d'étude de Günther Anders sont les processus qui *usent* les humains en leur faisant croire qu'ils les libèrent, les comblent, les enrichissent, alors qu'ils les aliènent, les dépossèdent, les rendent dépendants, précisément, de ce qui leur échappe sans cesse, au nom du progrès. Ces processus qui transforment le monde sont à l'œuvre partout, dans les entreprises comme dans les villes, dans les loisirs comme au travail, dans les relations politiques ou syndicales comme dans les spectacles radiophoniques ou télévisuels, etc. L'*individu*, par ces mécanismes de conditionnement, est transformé en *dividu*. Et là, c'est le début de la fin, d'une fin sans fin, si ce n'est celle que représente l'effondrement...

Le « gaspillage », quant à lui, résulte de l'action de « gaspiller », verbe qui vient du provençal *gaspilha* (« grapiller ») et de l'ancien français *gaspail* (jeter des « balles de blé »), d'où l'idée de « dépenser sans discernement ». Lorsque nous qualifions notre société de « société de gaspillage », nous voulons surtout insister sur mille absurdités et dysfonctionnements et avons en tête les images de ces cimetières qui débordent de carcasses de voitures, de machines à laver, d'écrans d'ordinateurs, de téléphones cellulaires... Mais le gaspillage est sournois, il peut aussi résulter d'une politique économique qui encourage une production de lait ou une pêche supérieures à la demande...

Le gaspillage fait corps avec le système productif : changer un appareil dont une pièce est usée ou défectueuse s'avère plus économique que de le réparer. Le gaspillage résulte de « l'obsolescence programmée » que Serge Latouche analyse finement dans *Bon pour la casse. Les déraisons de l'obsolescence programmée* (2012). Le « cercle vertueux » qu'il propose pour contrecarrer le gaspillage « ordinaire » est celui que forment les huit « R » : réévaluer, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, relocaliser, réduire, réutiliser, recycler¹. J'ajouterais deux termes à cette énumération : réparer et réenchanter...

La question posée n'est plus seulement celle de la quantité, mais de la qualité. En effet, il ne suffit pas de réduire les emballages inutiles, d'éteindre l'électricité d'une pièce quand on la quitte, de n'ouvrir le robinet d'eau qu'à bon escient, d'éviter de prendre sa voiture quand on peut rejoindre sa

1. Serge Latouche, *Petit traité de la décroissance sereine*, Paris, Mille et une nuits, 2007, p.56.

destination à pied ou en vélo, etc. Il faut aussi se demander si l'on a vraiment, non pas besoin (le besoin est une incitation culturelle datée qui repose sur le manque de ce que l'autre acquiert, ainsi que l'explique Ivan Illich) de ceci ou cela, mais si l'on est comblé par ceci plutôt que cela. Le slogan idiot « manger cinq fruits ou légumes par jour » répond à une logique quantitative pour des produits qui, bien souvent, comptabilisent des milliers de kilomètres pour arriver dans notre assiette, alors qu'il faudrait mettre en avant le plaisir du goût, du partage, de la santé, du jardinage, de la cuisine..., ressenti par celle ou celui qui déguste ce fruit ou ce légume tout en prenant soin de la terre qui le produit...

Le quantitatif devient même une revendication politique : on réclame une augmentation du « pouvoir d'achat » et non pas de meilleures conditions de travail, plus d'égalité, un accès à des services publics de qualité ou à un environnement non dénaturé. On veut acheter plus ! Mais qui est ce « on » ? Et pour « plus » de quoi ? Fabriqué par qui ? Venu d'où ? L'augmentation du pouvoir d'achat devient une nécessité pour toute une population abandonnée à la précarité. C'est aussi la recette de nombreux gouvernements : la relance par la consommation, qui repose sur l'illusion du principe des vases communicants. Pour produire plus et donc créer ou maintenir des emplois, il faudrait consommer plus : l'un agirait mécaniquement sur l'autre et réciproquement ! Pourtant, l'obsession du quantitatif domine notre société, depuis le succès scolaire, la performance sportive, la prouesse sexuelle, l'audience des médias, le classement des fortunes, le montant du PNB (qui soit dit en passant ne comptabilise pas l'extorsion inconsidérée des ressources naturelles considérées comme gratuites), la taille des villes, etc.

L'hubris

La quantification de tout est typiquement « européenne », et avec ce penchant pour tout mesurer (le temps, l'espace, l'argent, les sentiments, les relations à autrui, etc.), les Européens ont conquis le monde d'une façon plus efficace et durable que d'autres impérialismes qui les ont précédés. L'explication de cette puissance, dès la fin du XIX^e siècle – siècle de la répartition coloniale du monde (Traité de Berlin en 1885 pour le partage de l'Afrique entre les principales puissances européennes) –, se prétend biologique. Elle fait de la supériorité de la « race blanche » une conviction indiscutée des colonisateurs quant à leur degré de civilisation, relayée par un darwinisme social que Darwin rejetterait. Alfred Crosby suggère une autre interprétation. Il observe qu'entre 1275 et 1325 apparaissent en Europe, plus ou moins efficaces, l'horloge mécanique, le canon, le portulan, la peinture en perspective, la comptabilité à partie double : il y voit « le signal de la quantification », aussi bien en ce qui concerne l'espace que le temps, deux domaines qui commencent à échapper à la seule propriété de Dieu... Certes, les mathématiques sont nées bien avant, mais elles demeurent tributaires d'une symbolique qui valorise « le plus grand ». Avec la récente préoccupation environnementale, une recherche de simplicité, une apologie du minimalisme, la pratique d'une consommation maîtrisée, et donc raisonnée et raisonnable, s'unissent afin de définir un *art de vivre écologique* qu'il convient de distinguer de tout puritanisme frustrateur et pénalisant. Quelqu'un comme Ivan Illich (1926-2002) a contribué à cette prise de conscience en dénonçant la contre-productivité des institutions qui, à partir d'un certain

seuil de leur développement, vont à l'encontre de leurs finalités premières, et en privilégiant des valeurs vernaculaires, non marchandes (comme l'autoconstruction de son habitation, le déplacement à vélo, la culture de l'amitié, les confitures maison, etc.) au détriment des comportements capitalistes. De fait, il avait renoncé à tout engrangement inconsidéré de produits et autres gadgets, bien souvent inutiles, pour s'attacher aux liens interpersonnels comme à des « moments » exceptionnels (la beauté soudaine d'un paysage, le silence apaisant d'un lieu, le plaisir gustatif d'un mets ou d'un vin, la présence d'amis, la couleur du ciel, les senteurs reposantes d'un sous-bois...). En tant que professeur itinérant, il n'avait pas d'appartement mais des *maisons-refuges*, et, s'il possédait une riche bibliothèque, il la partageait avec celles et ceux qui travaillaient à ses côtés, sans aucun sens de la collection. Un tel détachement résultait, peut-être, de son enfance plutôt choyée (donc sans la menace d'une quelconque précarité économique), de son engagement religieux auprès des plus démunis (il osa, très jeune prêtre, critiquer le faste et la pompe d'un clergé bien installé) et de ses convictions pour une existence dûment « proportionnée ». Il faut entendre par là le *tonos* des Grecs, la « juste mesure ». Il évoque alors, par défaut, l'action de « tempérer », de ce *quelque chose* qui s'avère en définitive suffisant. « Tempérer » sous-entend « combiner dans de justes proportions », « modérer », « mélanger », « doser ». Son contraire « intempérer » n'existe pas, mais le français possède le nom féminin d'« intempérance », qui correspond à l'idée d'excès, d'abus des plaisirs de table... Un excès est un dépassement d'une convention, d'un règlement, d'une quantité. Là encore, l'on retrouve l'idée de « démesure ».

Depuis quelques années le terme grec *hubris* est employé communément pour un projet pharaonique, un investissement disproportionné, une aberration énergétique, un choix politique déraisonnable favorisant une mesure gigantesque, autrement dit, une démesure. Rétrospectivement, l'on repère dans l'histoire récente bien des réalisations dignes de représenter l'*hubris* du monde productiviste, et ceci dans tous les domaines : le dispendieux Concorde réservé aux seuls passagers pouvant se l'offrir, le plan nucléaire français, la création de cinq « villes nouvelles » en Île-de-France, les fermes industrielles avec mille vaches ou plus, le projet EuropaCity au Triangle de Gonesse (heureusement interrompu en 2019), la tour Triangle d'Unibail au Parc des expositions de la porte de Versailles à Paris... L'énumération de ces réalisations et projets démesurés semble sans fin, et si l'on élargit le cadre au monde entier, alors le vertige nous prend... Pourquoi ? Pour qui ? Alors même que nous savons où cela conduira... À présent, nous connaissons les dégâts causés par tout ce qui échappe à la *juste mesure*. Longtemps, les économistes et les dirigeants ont fait croire que l'institution la plus centralisée, la plus grosse, serait la mieux gérée, la plus économe, la plus rationnelle. Nous savons dorénavant que cela est faux. Une multinationale de 100 000 salariés répartis dans 80 pays entretient une armée de coûteux « surveillants », qui, dans une structure décentralisée et plus petite, serait inutile. Quant au salarié, simple exécutant, il se sent loin de toute la chaîne de décision et perçoit son entreprise comme dés-humanisée. Certes, des armées, des multinationales, des institutions, des religions, des empires, rêvent d'être les plus puissants et ambitionnent, pour cela, de couvrir le

monde entier de leurs réseaux. Être partout et en nombre, comme si cela magnifiait leur pouvoir. L'histoire nous conte les déboires de ces géants aux pieds d'argile. Pourtant, le productivisme se croit protégé d'un tel destin et se persuade, au contraire, que sa durabilité même repose sur l'extension de son pouvoir. Pour cela, il part à la conquête du monde, s'insinue dans la moindre lézarde du corps social, pénètre dans la plus petite unité territoriale, se subordonne toute activité informelle, colonise chaque esprit et imagination. Il confisque toutes les initiatives individuelles qui s'autosuffisaient loin du marché et leur impose sa loi ; pour cela, il doit grossir indéfiniment. Une partie de ses victimes pense naïvement qu'il faut édifier un contre-système aussi imposant pour s'y opposer et rêve d'un gouvernement mondial... On ne répond pas à la démesure par la démesure.

Dans les poèmes d'Homère, l'*hubris* désigne la violence injuste, l'outrage. Le verbe *hubrizein* a le sens de « commettre des excès » ou d'« user d'une violence illégitime ». Un tel acte est alors dénoncé par Némésis, déesse de la colère, de l'indignation, de la vengeance, qui sollicite Diké, personnifiant la justice, pour contenir Hubris, la démesure... Artabane s'adresse ainsi à Xerxès – c'est du moins ce que nous raconte Hérodote :

Regarde les animaux qui sont d'une taille exceptionnelle : le ciel les foudroie et ne le laisse pas jouir de leur supériorité ; mais les petits n'excitent point de jalousie. Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure. C'est ainsi qu'une grande armée

succombe devant peu d'hommes parfois, quand le ciel, jaloux, par la panique ou par son tonnerre la fait indignement périr ; car il ne permet l'orgueil à personne d'autre que lui².

Le mot *diké* est apparenté au verbe *deiknumi*, « montrer », « faire apparaître », « indiquer », que l'on retrouve en latin dans *dicare* et en français dans « dire » : ainsi la justice *dit* le droit... Le couple *hubris/diké*, « orgueil/justice », se retrouve dans la tragédie grecque avec l'opposition Apollon/Dionysos (opposition apparente, car l'un peut devenir l'autre et réciproquement...) et dans les contraires (« limité et illimité », « pair et impair », « un et multiple », « rectiligne et courbe »...) que les pythagoriciens classent dans leur table des oppositions sur le modèle de la séparation entre *peras* et *apeiron*, entre le « fini » et l'« infini ». On doit à Héraclite cette sentence d'une grande sagacité : « Démesure, il faut l'éteindre plus encore que l'incendie ». Jean-François Mattéi commente ainsi ce propos d'Héraclite qui s'inquiète davantage de l'*hubris* des hommes que de celle de la nature :

Les passions incendiaires des hommes ne se limitent que rarement d'elles-mêmes et il faut l'intervention céleste de Diké pour mettre fin au désordre terrestre. Il importe donc d'éteindre la démesure de l'homme "plus encore" que l'incendie de la nature. Certes, elle ne mettra jamais en péril l'ordre du monde qui demeure stable dans la paix de la diké, mais elle fera toujours courir le risque à

2. Hérodote, *L'Enquête*, VII, 10, dans *Historiens grecs : Hérodote-Thucydide, œuvres complètes*, texte présenté, traduit et annoté par Andrée Barguet et Denis Roussel, Paris Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 467.

- La troisième rive*, mémoires d'Ignacy Sachs, Paris, Paris, Bourin-éditeur, 2008.
- Le Corbusier voyageur*, sous la direction e Thierry Paquot et Pierre Gras, Paris, L'Harmattan, 2008.
- Banlieues. Une anthologie*, présentée et préparée par Thierry Paquot, avec une bibliographie et une filmographie commentées, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008.
- Conversations sur la ville et l'urbain (79 personnalités répondent)*, avec Corinne Martin, Gollion (CH), Infolio, 2008.
- La Folie des hauteurs. Pourquoi s'obstiner à construire des tours?*, Paris, Bourin-éditeur, 2008., nouvelle édition revue et corrigée, *La Folie des hauteurs. Critique du gratte-ciel*, Gollion (CH), Infolio, 2017.
- Ghettos de riches. Petit tour du monde des enclaves résidentielles sécurisées*, sous la direction de Thierry Paquot, Paris, Perrin, 2009.
- L'Espace public*, collection « Repères », Paris, La Découverte, 2009, nouvelle édition actualisée, 2015.
- Le Territoire des philosophes*, sous la direction de Thierry Paquot et Chris Younès, Paris, La Découverte, 2009.
- L'Urbanisme c'est notre affaire!*, Nantes, L'Atalante, 2010.
- Dictionnaire des citations philosophiques*, avec François Pépin, Paris, Larousse, 2010.
- Philosophie de l'environnement et milieu(x) urbain(s)*, sous la direction de Thierry Paquot et Chris Younès, Paris, La Découverte, 2010.
- Les faiseurs de ville, 1850-1950*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2010 et 2011.
- Un Philosophe en ville*, Gollion (CH), Infolio, 2011.
- Dictionnaire des notions philosophiques*, avec François Pépin, Paris, Larousse, 2011.
- Êtes-vous fort en philosophie?* Paris, Larousse, 2011.
- L'Ami-livre. Confidences d'un bouquinomane*, Vichy, La Brèche, 2011.
- Alter-architectures. Manifesto*, sous la direction de Thierry Paquot, Yvette Masson-Zanussi et Marco Stathopoulos, Milan Eterotopia et Gollion (CH) Infolio, 2012.
- Espace et lieu dans la pensée occidentale de Platon à Nietzsche*, sous la direction de Thierry Paquot et Chris Younès, Paris, La Découverte, 2012.
- Introduction à Ivan Illich*, collection « Repères », Paris, La Découverte, 2012.
- Repenser l'urbanisme*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2013 et 2017,
- Les 100 mots de la ville*, avec Julien Damon, collection « Que sais-je? », Paris, PUF, 2014.
- Le Voyage contre le tourisme*, Préface de Marc Augé, Paris, Eterotopia/France, 2014, nouvelle édition augmentée et actualisée, 2019.
- Ville, architecture et communication*, sous la direction de Thierry Paquot, collection : « Les essentiels d'Hermès », Paris, CNRS-éditions, 2014.
- Renverser nos manières de penser. Métaoïa pour le temps présent*, par Serge Latouche, entretiens avec Daniele Pepino, Thierry Paquot, Didier Harpagès, Préface de Thierry Paquot, Paris, Mille et une nuits.
- Au Bonheur des titres*, Gollion, Infolio, 2015.
- La ville récréative. Enfants joueurs et villes buissonnières*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2015.
- Désastres urbains. Les villes meurent aussi*, Paris, La Découverte, 2015, nouvelle édition revue et augmentée, 2019.
- Lewis Mumford, pour une juste plénitude*, coll. « Les précurseurs de la décroissance », Neuvy-en-Champagne, Le Passager Clandestin.
- Les Situationnistes en ville*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2015.
- Géopoétique de l'eau. Hommage à Bachelard*, Paris, Eterotopia/France, 2016.
- Ivan Illich, l'alchimiste des possibles*, sous la direction de Thierry Paquot et Martin Fortier, Paris, Lemieux-éditeur, 2016.
- Le paysage*, coll. « Repères », Paris, La Découverte, 2016.
- Lettres à Thomas More sur son utopie (et celles qui nous manquent)*, Paris, La Découverte, 2016.
- En quête du dimanche*, sous la direction de Nathalie Lemarchand, Sandra Mallet et Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2016.
- Dicorue. Vocabulaire ordinaire et extraordinaire des lieux urbains*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
- Ivan Illich pour une ascèse volontaire et conviviale*, collection : « Les précurseurs de la croissance », Paris, Le Passager clandestin, 2019, nouvelle édition augmentée, 2020.
- Villes voraces. Agriculture urbaine et autonomie alimentaire*, sous la direction de Gilles Fumey et Thierry Paquot, collection : « Les Essentiels d'Hermès », à paraître.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site
www.cnrseditions.fr